



BRILL

Review: [untitled]

Author(s): P. Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 25, No. 5 (1928), pp. 435-444

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526868>

Accessed: 20/02/2011 08:30

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

est en *-a*; et cette même alternance se retrouve dans toutes les transcriptions de l'iranien sous les T'ang. Ainsi non seulement il est certain, du point de vue de la pure phonétique chinoise, que les mots du type de 羅 *lo* étaient bien vocalisés en *-a* sous les T'ang, mais les transcriptions chinoises de l'iranien, qui distinguent rigoureusement entre les mots iraniens à voyelle *a* (ou *ā*) et ceux à voyelle *o* (ou *ō*), montrent que MM. W. et L. ont tort de les confondre dans leur romanisation. Tout au moins dans le dialecte moyen-iranien qui est à la base des inscriptions chinoises — et je pourrais ajouter des transcriptions turques — de l'époque des T'ang, les principes de vocalisation du moyen iranien préconisés par M. Andreas ne s'appliquent pas.

Ces réserves faites, je tiens à dire combien le mémoire si riche de MM. W. et L. m'a intéressé et instruit, et il est à souhaiter que leur collaboration féconde nous vaille à brève échéance une autre gerbe aussi bien liée ¹).

Paul Pelliot.

Huang-Ts'ing k'ai-kuo fang-lüeh, Die Gründung des mandchurischen Kaiserreiches, übersetzt und erklärt von Dr. jur. et phil. Erich HAUER, Berlin et Leipzig, De Gruyter, 1926, in-8, xxv pages + 1 fuch + 710 pages, avec 1 carte.

Le bureau dit 方略館 *fang-liao-kouan*, qui dépendait du *kiun-ki-tch'ou* ou Conseil de gouvernement (conseil militaire à l'origine), était sous la dynastie mandchoue un peu comme la section historique de nos ministères de la guerre, et après chaque entreprise militaire importante, il recevait de l'empereur l'ordre de la raconter chronologiquement dans un 方略 *fang-liao* ou un 紀

1) Le lecteur qui voudra étudier en détail les traductions chinoises de MM. W. et L. dans le présent mémoire devra tenir compte des critiques de M. von Zach dans la *Deutsche Wacht* de Batavia, décembre 1926, critiques trop sévères toutefois à mon sens et dont certaines semblent porter à faux.

略 *ki-lïo*. La plupart de ces ouvrages, sinon tous, ont été publiés simultanément en chinois et en mandchou¹⁾. L'un des plus importants, compilé tardivement par ordre de K'ien-long de 1774 à 1786²⁾, raconte les luttes qui assurèrent finalement l'empire aux Mandchous; il est intitulé 皇清開國方略 *Houang ts'ing k'ai kouo fang lïo*; le premier chapitre commence à 1583; le 32^e et dernier s'arrête lorsque Chouen-tche établit sa capitale à Pékin en 1644. M. HAVER, qui a déjà traduit d'après d'autres sources les biographies de personnages du début de la dynastie, donne ici la traduction intégrale et annotée du *Houang ts'ing k'ai kouo fang lïo*; c'est là un travail de longue haleine et singulièrement méritoire, le plus considérable sans aucun doute qu'un Européen ait encore consacré à l'histoire de la dynastie mandchoue. M. H. s'est servi de la grande édition impériale de la fin du XVIII^e siècle, qui est celle que je possède également; je n'ai pas eu accès plus que lui à la rédaction mandchoue. La présentation est bonne, l'impression en général correcte; on s'étonnera que la liste alphabétique de noms d'hommes et de lieux (pp. 593—602) ne renvoie pas aux pages; en fait, cet ouvrage de consultation n'a pas d'index.

La traduction est complète et littérale, mais il faut bien dire qu'elle est moins correcte qu'on ne l'attendrait de quelqu'un qui

1) On trouvera une liste de ces *fang-lïo* et *ki-lïo* dans l'ouvrage de M. H., pp. 606—607.

2) M. H. dit à deux reprises (pp. xxi et 606) que l'ordre impérial de compilation est de 1786; ce n'est pas exact; 1786 est seulement la date de la préface impériale écrite après l'achèvement de l'œuvre. La notice du *Catalogue impérial* (*Sseu-k'ou...*, 47, 54—57), à laquelle M. H. ne paraît pas s'être reporté, dit que l'ordre de compilation est de 1773; la même indication se retrouve dans le *Catalogue abrégé*, ch. 5. Par ailleurs, dans les notes de son poème préliminaire écrit à l'achèvement de l'œuvre (le premier poème de ce que M. H., p. xxi, appelle le „Kettengedicht”), K'ien-long dit lui-même formellement qu'il a donné l'ordre de compilation en 1774, et que l'œuvre fut achevée après 13 ans de travail; comme l'achèvement est sûrement de 1786, et en suivant la manière chinoise de compter, 13 ans avant 1786 mettent bien en 1774; il doit donc y avoir une erreur d'un an dans la date de 1773 qu'indiquent les deux recensions du *Catalogue impérial*.

fut pendant douze ans interprète de légation à Pékin. Il est impossible de reprendre à ce point de vue l'ensemble de la traduction, mais dès les premières pages on se heurte à des méprises plus ou moins graves. Dans la préface de K'ien-long (p. xxv), le texte est assez inexactement rendu. Le second paragraphe, mal ponctué par M. H., doit se traduire comme suit: „Après T'ang, il y eut le roi Wou. Pour ce qui est de l'attitude envers Kie et [de celle envers] Teheou, Wou[-wang] ne valut déjà pas T'ang. Mais à partir des Trois dynasties, puisque Wou n'avait pas déjà valu [T'ang], à quoi bon vaudrait-il d'énumérer les autres [exemples] sur les doigts? C'est pourquoi, si on se place au point de vue de la fondation d'une dynastie, il n'en est aucune qui vaille celle des Yuan et de notre grand Ts'ing...” (parce que toutes les autres sont des usurpations de sujets contre leurs princes, au lieu que Mongols et Mandchous n'avaient vis à vis de la Chine qu'une vassalité toute nominale).

P. 1: „Der Yalu fließt südwestlich vom Weissen Gebirge”; le texte est 鴨綠江自山南西流, „Le fleuve Ya-lou, sortant au Sud de la montagne, coule vers l'Ouest”; 南西 n'existe pas comme combinaison. „Lebenskräftige Arzneien wunderbaren Bäume bieten sich zur Verlängerung des Lebens dar”; le texte a 奇木靈藥應候挺生, „Les arbres rares s'y dressent et les drogues merveilleuses y poussent à la faveur du climat”; il faut modifier en conséquence la note 5 de la p. 610, et par „drogues merveilleuses” K'ien-long entend avant tout le *ginseng*. „Mein Leib ist schwer, ich kann nicht auffliegen. Nichts lässt sich dagegen tun”; le texte est 吾身重。不能飛昇。奈何, „Mon corps est lourd; je ne puis m'envoler; que faire?” (M. H. semble avoir suivi ici une indication exagérée du dictionnaire de Giles; 奈何 *nai-ho*, au sens où M. H. le prend, rendrait inintelligible 無奈何 *wou-nai-ho*). „Noch vor dem Abend wird deine Niederkunft kommen”;

le texte est 俟免身來未晚, „Attends ta délivrance, et il ne sera pas trop tard”. „Daraufhin befahl sie ihm und sprach”; le sens de 命 *ming* n'est pas vraiment ici „commander”, mais „donner un nom”, ce qui est d'ailleurs un emploi fréquent du mot. „Er bestieg einen Nachen”; le texte a „elle lui donna (與 *yu*) un petit canot pour qu'il y montât”.

Il est évident d'après cette seule page que M. H., qui s'était donné une tâche énorme, a dû, pour aboutir, traduire un peu vite; on peut le regretter au point de vue de l'exacritude philologique, encore que le dommage ne soit pas bien grand pour l'utilisation historique que M. H. visait avant tout¹).

Les notes de M. H. sont intéressantes. On lui saura gré en particulier d'y avoir toujours donné, comme dans le texte d'ailleurs, la forme mandchoue originale des noms; la seule réserve est qu'il ne dit pas de quelles sources proviennent ces restitutions, et on aime à penser que c'est en général d'après des répertoires mandchous, car il n'avait pas le texte mandchou du présent ouvrage, et les restitutions faites mécaniquement d'après les seules transcriptions chinoises sont parfois sujettes à caution²).

Voici quelques remarques sur les notes de M. H.

P. 608, n. 5, et 676, n. 51: Je ne vois pas de raison pour chercher un mot mandchou derrière 大清 *Ta-ts'ing*. Et il n'y a pas à lire en prononciation moderne *Tai-ts'ing* et *Tai-ming*; l'usage

1) M. von Zach a fait quelques corrections dans la *Deutsche Wacht* de Batavia d'octobre 1926 pour des notices traduites par M. H. du *Tchong kouo jen ming ta ts'eu tien* de la Commercial Press; quant au *Houang ts'ing K'ai kouo fang tiao* lui-même, il semble que M. von Zach ne l'ait pas eu à sa disposition.

2) C'est ainsi que M. Haenisch a consacré dans le *T'oung Pao* de 1913, p. 81, une notice à un personnage qu'il appelle Irduci. M. Haenisch est bien au courant des sources mandchoues, et si c'est à l'une d'elles qu'il a puisé, on devra s'incliner; mais il s'agit d'un Mongol, et *a priori* on est tenté de restituer son nom en *Ilduci. M. H. nous avertit ici lui-même (p. 669, n. 111) que certaines formes qu'il a rétablies en mongol sont incertaines.

général est Ta-ts'ing, Ta-ming, en chinois mandarin. Quant au prétendu mot mongol *daiciñ*, on ne connaît que *daičîn*, qui s'apparente à *daisun*, „ennemi”, et à *daiči-*, „faire la guerre”; l'explication que M. H. donne comme acquise ne repose sur rien.

P. 609, n. 30: M. H. reproduit l'indication du *Biogr. Dict.* de M. Giles, n° 869, selon laquelle Houang Tao-tcheou passa le doctorat en 1623; mais il n'y a pas eu d'examen de doctorat en 1623, et le *Ming che* (ch. 255) a correctement 1622.

P. 610: Le **博物彙** *Po wou tien houei* est indiqué par K'ien-long lui-même dans sa préface comme une des sources accessoires auxquelles on a puisé, à côté des **實錄** *che-lou* de la dynastie mandchoue, pour la compilation du *Houang ts'ing k'ai kouo fang lio*; mais la préface ne dit pas qu'on l'a utilisé „in vollem Umfange” (Hauer, p. xxv); **節取** *tsie-ts'iu* signifie au contraire qu'on s'en est servi occasionnellement. A ce propos, on eût aimé que M. H. donnât quelques indications sur les sources de l'ouvrage qu'il traduit et tentât de déterminer ce qui est dû à la légende mandchoue (pour les origines), ce qui est fourni par les archives des Ts'ing et ce qui est emprunté aux écrivains chinois de la fin des Ming. Je n'ai pas accès au *Po wou tien houei*. Il ne paraît pas que cet ouvrage, dont la préface impériale de 1786 reconnaît cependant l'importance, soit l'objet d'une notice au *Catalogue impérial*, même dans la section *ts'ouen-mou*; cette omission, si elle est réelle, ne peut être que volontaire, et due au fait que Houang Tao-tcheou, sujet des Ming, parlait des Mandchous de son temps en des termes qui n'agréaient pas à la dynastie mandchoue; autrement dit, ce serait un **禁書** *kin-chou*. J'ai vu citer l'ouvrage à maintes reprises. En particulier la préface du **長白彙徵錄** *Tch'ang po houei tcheng lou* dit que c'est là qu'on trouve la description la plus détaillée des Jučen de **建州** Kien-tcheou (c'est-à-dire des Mandchous) sous les Ming.

P. 610, n. 9. J'admets bien la parenté de ma. *beile* avec le vieux ture *boila* (qui pourrait d'ailleurs être emprunté aux Avars et ne pas être ture à l'origine) et par suite avec l'aboutissement slave *boyarin*, „boyar”, de *boila*; mais je me demande si M. H. a bien reproduit le renseignement que lui a donné M. F. W. K. Müller; je ne connais pas de mot ture „builok”, „Befehlshaber”, mais seulement *buyuruq*, *buïruq*; s'il y a parenté entre le *boila* et le *buyuruq* des inscriptions de l'Orkhon, ce qui est possible, il faudra renoncer à vocaliser la première syllabe dans un cas en *o* et dans l'autre en *u*; on sait que l'écriture turque runique ne distingue pas entre les deux voyelles labiales.

P. 613—614: La seconde partie de la note 27 (sur les noms posthumes), bien qu'on la retrouve à nouveau p. 677, est très erronée; en fait, elle reproduit à peu près une autre note de M. H. que j'ai déjà corrigée dans *T'oung Pao*, 1925/1926, 93—94.

P. 615: Il n'y a pas de raison pour traduire le 堂子 *t'ang-tseu* de la dynastie mandchoue par „kleine Halle”; *tseu* n'est pas un diminutif, quoi qu'on en ait dit parfois.

P. 622, n. 5 et 6: Nul ne devrait plus dire que l'écriture mongole, par l'intermédiaire de l'écriture ouigoure, remonte à l'estranghelo syriaque. L'écriture ouigoure est sortie de l'écriture sogdienne, formée elle-même sur une écriture araméenne.

P. 624, n. 7: Les 鉦 *tcheng* étaient des gongs.

P. 624, n. 14: Le 纛 *tao* ou *tou*, qui est probablement le *tuy* des peuplades turques, était en principe fait de poils, le plus souvent d'une queue de yak; je ne sais pourquoi M. H. le décrit comme une „grosse schwarzseidene Standarte”.

P. 633, n. 3: *Tabunan* signifie en principe „gendre”, et est l'équivalent mongol du mandchou *efu*.

P. 636, n. 24: Il n'est pas sûr que ma. *janggin* soit altéré du

chinois 將軍 *tsiang-kiun*, et encore moins qu'il soit arrivé au mandchou par le mongol.

P. 640, n. 81: Je ne vois aucune raison pour tirer le chinois 部落 *pou-lo*, „tribu” (formé comme nombre d'expressions analogues, 聚落 *tsiu-lo*, etc.), du ture „*bölök*”; *bölük*, *böläk*, *bölik*, *bölök*, suivant les dialectes, signifie d'ailleurs essentiellement „partie”, „division”, et ne répond pas bien à la notion de la „tribu”.

P. 642, n. 106 et 107, p. 682—683, n. 73—76, etc.: Il ne faudrait pas donner l'impression que nous connaissons les noms de la dynastie Kin sous leur véritable forme indigène.

P. 650, n. 101, et p. 695, n. 11: M. H., tout comme le *Biogr. Dict.* de M. Giles, n° 483, indique 元章 *Yuan-tchang* comme nom personnel de l'empereur Hong-wou; mais j'ai toujours vu écrire 元璋 *Yuan-tchang*, ce qui est aussi la leçon du *Ming che* et est confirmé par le *tseu* de 國瑞 *Kouo-jouei*.

P. 653, n. 63: Dans le *T'oung Pao* de 1927, p. 182, j'avais déjà fait allusion à la présente note concernant les 紅夷礮 *hong-yi-p'ao*, „canons des barbares rouges”, dont les Mandchous du XVII^e siècle changèrent le nom en 紅衣礮 *hong-yi-p'ao*, „canons à housse rouge” (ou „canons des habits rouges”), et je me demandais pourquoi les Mandchous avaient évité le mot 夷 *yi*, „barbare”, appliqué ici aux Européens. Mais je crois aujourd'hui que la raison en est assez claire. Avant leur triomphe de 1644, les Mandchous étaient eux-mêmes qualifiés de 夷 *yi*, „barbares”, par les Ming, et c'est pourquoi ils avaient des objections contre le mot; c'est peut-être la raison pour laquelle le nom du 四夷館 *Sseu-yi-kouan* fut changé en 四譯館 *Sseu-yi-kouan*. Mais par la suite les Mandchous, de plus en plus chinoisés, ne virent plus rien de blessant pour eux dans le mot 夷 *yi*, et l'appliquèrent aux étrangers avec obstination.

P. 661, n. 55: Je ne comprends pas la réserve de M. H. sur l'équivalence *hou-po* = ambre, qui ne peut être mise en doute.

P. 669, n. 94: L'explication du nom de Tibet par sTod-Bod n'a pas gagné en vraisemblance depuis qu'on a trouvé le nom de Töbüt dès les inscriptions de l'Orkhon.

P. 672, n. 37: Il y a contradiction entre l'explication que M. H. indique ici pour *ĵinañ* ou *ĵinoñ* et celle qu'il a donnée p. 644, n. 8. Mais *ĵinañ*, au sens de „grâce”, „faveur”, est un emprunt au tibétain *rĵes-gnañ*, et je tiens pour invraisemblable que ce puisse être là l'origine du titre mongol de *ĵinañ* ou *ĵinoñ*; celui-ci ou bien est d'origine inconnue, ou bien représente le chinois 郡王 *kiun-wang* (on pourrait aussi à la rigueur songer à 親王 *ts'in-wang*).

P. 676, n. 46: Sauf pour la p. 1, je me suis en principe abstenu de corriger les traductions de M. H.; mais ici un contresens a réagi sur la note. Il n'est nullement question dans le texte de la p. 395, ni par suite dans la présente note, d'une princesse nommée 商 *Chang*, mais il est dit qu'on a „octroyé” (尙 *chang*) une princesse en mariage au personnage dont il est question dans le texte; *chang* est le terme constant pour l'„octroi” en mariage d'une princesse impériale.

P. 682, n. 59: M. H. dit que le titre mandchou de *beise* est emprunté au mongol et, par delà le mongol, remonte vraisemblablement au vieux ture (cf. aussi p. 696, n. 53); mais je ne connais aucun document mongol antérieur à la dynastie mandchoue et où le titre de *beise* se soit rencontré.

P. 689, n. 54: 厄魯特 *Ngo-lou-tö* (le „Wei-lu-t'é de M. H. doit reposer sur une confusion de 厄 *ngo* et de 危 *wei*) est la transcription du nom des Ölöť, mais non de celui des Oïrat qui est tout à fait distinct.

P. 691, n. 61: *Enedkek* ou *Enetkek* est l'Inde en général; le nom est attesté en ouïgour d'où il a passé en mongol.

P. 697, n. 76: Le texte chinois de l'inscription triglotte de janvier 1640 relative à la conquête de la Corée est reproduit et traduit par W. W. Rockhill, *Korea in its relations to China* (*J. Am. Or. Soc.*, XIII [1888], 26—30).

P. 705, n. 45: M. H. se demande si 倭奴 *Wo-nou*, ancien nom du Japon, n'est pas en rapport avec le nom des Aïnou, et il fait état à ce propos de la prononciation ancienne de *wo* qui est, dit-il, 於爲切; bien qu'il ne résolve pas l'équation de cette prononciation ancienne, il veut sans doute dire que celle-ci représenterait normalement aujourd'hui **wei* ou **wai*. Mais c'est là se donner trop beau jeu. L'expression *wo-nou*, mot-à-mot „esclaves *Wo*”, est tardive; M. H. la cite d'après le *Song che*; le *P'ei wen yun fou*, suivi par le *Ts'eu yuan*, renvoie pour elle au *Yuan che*; tout cela nous laisse après le X^e siècle. Les termes de 倭人 *Wo-jen* (hommes de *Wo*) et de 倭國 *Wo-kouo* (royaume de *Wo*) sont attestés au contraire dès les premiers siècles de notre ère. En outre, s'il est vrai que 倭 a une prononciation *wei*, c'est en tant qu'il est équivalent à 委 *wei*, 逶 *wei*, etc.; mais, comme nom des Japonais, il se prononce *wo*, qui est un ancien *wa*, et ceci est confirmé par la lecture *wa* du sino-japonais. Le rapprochement suggéré par M. H. me semble donc illusoire.

P. 707, n. 40: On répète souvent que le rebelle Ngan Lou-chan était d'origine turque, mais il était né en réalité en Mandchourie (le „Lukchak” de Giles, *Biogr. Dict.*, n^o 11, c'est-à-dire Lükčün au Turkestan chinois, est une méprise), et pouvait très bien être d'origine mongole ou tongouse.

P. 709, n. 87: Il n'est pas bien exact de placer en 1409 l'abandon par les Ming de Nankin comme capitale en faveur de Pékin. Yong-lo se rendit de Nankin à Pékin en 1409, mais il revint à Nankin en 1410; Pékin n'était toujours que 北京 *Pei-king*, la „capitale du Nord”, et Nankin demeurait la vraie capitale,

京師 *king-che*. L'aménagement de Pékin comme capitale des Ming fut préparé pendant douze ans, et ce n'est qu'au 9^e mois de 1420 qu'un édit impérial prescrivit qu'„à partir de l'année suivante, ce qui était la „capitale” (*king-che*) deviendra la „capitale du Sud” (**南京** Nan-king), et la „capitale du Nord” (Pei-king) deviendra la „capitale” (*king-che*)” (*Ming che*, 7, 3); le transfert officiel de la capitale à Pékin est donc du début de 1421. P. Pelliot.

The Hung Society or The Society of Heaven and Earth, par J. S. M. WARD et W. G. STIRLING, Londres, The Baskerville Press, 3 vol. in-8, t. I (1925), xv + 180 pages et 26 pl.; t. II (1926), viii + 196 pages et 44 pl.; t. III (1926), vi + 148 pages et 17 pl. Relié, £ 6. 6 s.

Il y a déjà toute une littérature sur la „Triade” (**三合會**) ou „Hung League” (**洪會**) ou „Société du Ciel et de la Terre” (**天地會**), et sur les autres organisations secrètes chinoises; on en trouvera l'énumération dans la *Bibliotheca Sinica*², 1894—1900 et 3989; les principaux travaux sont ceux de Schlegel, de Giles et de Stanton. Comme de juste, c'est dans les régions où des Chinois vivent sous le contrôle d'Européens, en particulier aux Indes néerlandaises et dans les Etats malais, qu'il a été possible d'obtenir les renseignements les plus précis. Un Européen réussit même à se faire admettre comme membre de la Hung League avant que cette association eût été déclarée illégale à Singapour en 1890; c'était W. A. Pickering, „protecteur” des Chinois à Singapour, et qui a donné quelques informations sur les sociétés secrètes chinoises dans le *Journ. of the Straits Br. of the R. A. S.* de 1878 et 1879. Il a laissé en outre des notes abondantes que conserve le Protectorat des Chinois. M. STIRLING, qui fait partie du Protectorat des Chinois depuis 1909, a connu ces notes¹⁾ et a en

1) On est un peu étonné que la bibliographie à la fin du t. III passe entièrement